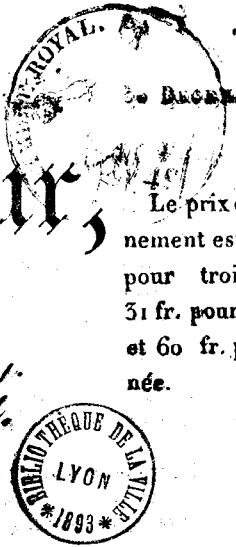


Le D'écursieur,

Journal de Lyon & du Midi.



Le prix de l'abonnement est de 16 fr. pour trois mois, 31 fr. pour six mois, et 60 fr. pour l'année.

On s'abonne à Lyon, place Saint-Jean, N° 3; et chez tous les Libraires et Directeurs des Postes.

EX T É R I E U R. ANGLETERRE.

LONDRES, 24 décembre.

Fonds publics. — Effets de banque 256. — 3 pour 0/0 réd. 76 3/8. — 5 1/2 p. 0/0 87 3/8. — 4 p. 0/0 95 3/8.

On a l'intention de célébrer l'anniversaire de l'accession au trône par Sa Majesté, dans un dîner public qui sera donné le 29 janvier prochain, à la Taverne de la ville de Londres.

Par les forts coups de vent de la semaine dernière, il n'est pas entré un seul bâtiment dans la rivière.

Le marquis de Wellesley a eu de fréquentes conversations à Richmond la semaine dernière, avec les secrétaires-d'état et de la trésorerie, à l'occasion du départ de sa seigneurie pour prendre le gouvernement de l'Irlande, ainsi qu'il a été décidé par un conseil de cabinet à Brighton le 10 du courant.

Les dernières nouvelles de Mexico reçues à la Havane jusqu'au 20 dernier annoncent l'arrivée le 11 novembre du vaisseau Espagnol de 60 l'Asie et de la frégate le Diamant, venus de la Vera-Cruz en 17 jours, et ayant à bord son Excellence Apodaco ex-Vice-roi du Mexique avec sa famille et un grand nombre de passagers; beaucoup d'argent monnayé et d'effets de valeur montant à dix-huit millions de dollars; l'Asie apporte quatre millions de dollars.

Vera-Cruz avait été évacuée, et les indépendans y avaient mis garnison; mais le gouverneur Don Jose Davelay, maréchal-de-camp, s'était retiré dans la forteresse avec près de 400 hommes, après avoir désarmé les habitans; il est déterminé à s'y défendre jusqu'à ce que la cour de Madrid lui fasse dire ce qu'il doit faire. Le dernier lieutenant du Roi, Saint-Ama, maintenant au service des indépendans, y était attendu avec 700 hommes d'Orizaba. A cette petite exception près, tout le Mexique et son revenu annuel de six millions de dollars est perdu pour l'Espagne.

Le nouveau Vice-roi de Mexico est mort, à ce que l'on suppose, par le poison, peu de jours après avoir signé le traité de Villacordova avec le chef indépendant Yturbide; il n'y avait qu'un mois qu'il était arrivé d'Espagne. On s'attendait qu'Yturbide allait bientôt être nommé Empereur de Mexico.

Il paraît que les Indépendans sont paisibles possesseurs de toute la Costa-firma.

Originalité des Rebelles.

— Voici la copie d'un avis qui a été affiché dans la paroisse de Ballyclough en Irlande, où l'on dit que les insurgés ont été très-actifs.

Le capitaine ROCK, (c'est ainsi que l'on désigne le chef des rebelles)

Prie, désire, réquiert, conjure et commande aux différentes personnes qui habitent la paroisse de Ballyclough et de Drumdowney, et qui doivent des arrérages de dîmes, pour l'année 1820 ou précédentes, au receveur John Chester, de les payer de suite au dit John Chester, en guinés souverains, billets de banque, pièces de 10 sous, ou autre monnaie courante en Irlande.

Ceux qui oseront désobéir à cet ordre, encourront le plus grand mécontentement de

Jon ROCK, chevalier errant.

Donné au château de Rock, au clair de la lune, le 11 décembre 1821.

Suit un quatrain qui défend de déchirer l'affiche, qui doit rester jusqu'à ce que la pluie l'ait fait disparaître.

ESPAGNE.

MADRID, le 17 décembre.

Nous avons toujours les mêmes ministres et ce n'est pas le moindre de nos embarras. L'Andalousie et la Galice sont tranquilles, l'effervescence qui régnait dans ces provinces se fait maintenant sentir dans celles d'Aragon et de Navarre; à Caspe, Calatayud, Huesca et Alcaniz, on a arraché la pierre de la constitution aux cris de vive la constitution! mais, mort aux républicains! On a désarmé la milice nationale volontaire, emprisonné et exilé les citoyens qui donnèrent une preuve de leur amour pour l'ordre et la liberté, en s'inscrivant dans ses rangs. Il est aisé de voir qu'il y a des meneurs.

Mais à quoi veut-on en venir? La réponse est facile: le sol de la patrie va s'abreuver du sang de ses enfans, et l'étranger seul, gérera sur nos ruines.

Les discussions des cortès roulent toujours sur les événemens de l'Andalousie; elles n'empêchent pas les représentations continuelles des autres villes du royaume contre le ministère; le discrédit dans lequel il est tombé n'a pas de limites. Si sa chute n'est pas prochaine, nous sommes à la veille des plus grands malheurs; il vient d'essayer jusqu'à quel point son pouvoir peut résister à l'opinion publique, en nommant, pour la troisième fois, depuis un mois, de nouvelles autorités militaires et civiles supérieures à Cadix, dans la personne du général Rimarete et du colonel Escario. Il faut s'attendre à voir bientôt paraître de nouvelles protestations contre ces nominations.

Les nouvelles que l'on a reçues de la Corogne aujourd'hui, par un courrier extraordinaire, annoncent que le général Mina d'accord avec les chefs des régimens sous ses ordres, avait remis le commandement militaire de la province de Galice au maréchal-de-camp Ramond Lopez, inspecteur du corps du génie, en attendant l'arrivée du commandant-général de Latre. Cet événement a tout à fait désappointé les turbulens qui répandaient partout, même dans les pays étrangers, que Mina voulait fonder une république sur trente mille bayonnettes dévouées à sa personne.

Tous les régimens de cavalerie viennent de donner une preuve de leurs sentimens bien patriotiques, en faisant abandon au profit de l'état, de la solde qui leur est due antérieurement à 1815. L'infanterie et les autres corps de l'armée suivront sans doute ce noble exemple.

CADIX, 11 décembre.

La frégate espagnole la Tarentule, venant de la Havane avec un riche chargement, a jeté l'ancre devant notre port; voici l'extrait d'une lettre particulière de cette ville, en date du 22 octobre dernier:

« Nous avons craint un moment l'influence que pouvaient avoir ici les événemens qui viennent de se passer dans la nouvelle Espagne, mais souvent le bien prévient de l'excès du mal. L'opinion publique s'est fortement prononcée pour le maintien de notre union à la métropole. Les habitans de la Havane ont su apprécier dans toute leur étendue les bienfaits de la paix et de la tranquillité intérieure, en mettant sur la balance le système de gouvernement actuel, avec les maux incalculables qui résulteraient de leur émancipation, de manière que jamais l'Espagne n'a pu compter avec autant de sécurité sur notre fidélité comme dans ce moment. . . . L'indépendance a été proclamée le 15 septembre à Guatemala et à Merida de Yucatan, en se retranchant derrière la constitution espagnole, jusqu'à ce que la junte de gouvernement et leurs cortès, déterminent la direction que l'on devra suivre. Plusieurs navires chargés sont venus ici, et nous vivons en bonne intelligence.

» On dit que le général O'donoju a donné l'ordre aux frégates espagnoles Preceba et Venganza, d'arborer le pavillon de l'indépendance. On ne dit pas quelle a été la résolution du commandant; on dit aussi que Novella a été empoisonné et qu'Augustin Iturbide s'est fait couronner empereur sous le nom d'Augustin I^{er} »

— La fièvre jaune ayant cessé à San Lucar, il a été chanté dans cette ville un Te Deum en action de grâces.

— Les bâtimens de guerre le Ferdinand VII, Espagne, Alexandre I^{er}, Numance, Velasco et Montanez, ayant été déclarés hors d'état de servir, ils vont être mis en vente incessamment.

— Le nommé Rodriguez Gonzalès, l'un des chefs de la bande de Zaldivar, qui fut dernièrement condamné à mort, ayant fait appel devant le tribunal de Séville, son jugement a été confirmé.

DES BORDS DE LA BIDASSOA, le 21 décembre.

Les mécontents de Pampelune qui sont sortis de la ville à la suite des rixes qui y ont eu lieu entre les troupes de la garnison et les habitans, bivouaquent toujours dans les environs de cette place. Le régiment de Tolède, qui avait été envoyé à leurs trousses, n'a pas cru prudent de les attaquer, vu leur grand nombre et leur contenance hardie. Des renforts de troupes ont été demandés de Pampelune, tant pour mettre la citadelle à l'abri d'un coup de main, que pour faire rentrer les dissidens dans le devoir.

Les deux bataillons du régiment de Séville, pleins d'enthousiasme et du désir de se mesurer avec les factieux de la Navarre sont partis, il y a trois jours, de St-Sébastien. Les mécontents sont divisés en trois bandes, l'une est sous les ordres de la Rochapea, ancien officier de Mina, la deuxième sous ceux de Balda de Arriba, et la troisième est commandée par un individu surnommé le Grenadier de Sanguendra.

Mais le général Lopez-Barnoz, commandant à St-Sébastien, les aura prévenus. Car il s'est porté dans cette direction avec le régiment de Séville, tandis que les régimens Empereur-Alexandre, de Jaën, de Valencé, et les cavaliers de Lusitanie les inquiéteront sur leurs flancs; la seule retraite qu'auront ces malheureux, sera de se disperser à travers les défilés des Pyrénées; mais là ils seront repoussés par les troupes françaises formant le cordon sanitaire.

Le général Lopez-Barnoz, avant son départ de Saint-Sébastien, a laissé la ville et la citadelle à la garde de la milice nationale, d'une compagnie d'artillerie, et de 80 hommes du dépôt du régiment de Séville.

INTÉRIEUR.

PARIS, 27 décembre 1821.

Sa majesté a entendu la messe dans ses appartemens. Le roi a travaillé ce matin avec M. de Lauriston ministre de sa maison, et ensuite a travaillé seul dans son cabinet.

A onze heures et demie S. A. R. madame la duchesse de Bourbon princesse de Condé, est venue faire sa cour au roi.

Il n'y a pas eu de parade à midi. Les postes ont été relevés par les troupes de la garde montante.

Après midi, sa majesté a travaillé avec MM. de Corbières et de Villele.

Les enfans de France ont été se promener à Bagatelle.

ORDONNANCES DU ROI.

Par ses ordonnances du 24 décembre, S. M. a nommé M. le duc Doudeauville, pair de France, directeur général de l'administration des postes.

M. Duplex de Mézy est appelé au conseil d'état, et attaché au comité des finances.

La discussion publique du budget de 1822, doit occuper bientôt la chambre des députés. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant l'état des dépenses principales présentées par le ministre des finances. S. Exc. évalue les dépenses totales pour 1822, à la somme de 809,541,540 fr. Nous avons remarqué les articles suivans :

Secour pour grêles, incendies et autres cas fortuits.	1,818,425 fr.
Dépenses secrètes sur la ferme des jeux.	5,500,000
Clergé catholique.	25,000,000
Ponts et chaussées et mines.	50,500,020
Pensions ecclésiastiques.	9,500,000
Pensions civiles.	2,055,000
Travaux d'intérêt général dans les départemens.	1,400,000
Encouragemens pour l'instruction primaire.	50,000
Eglise de la Madeleine, pour continuation des travaux.	500,000
Ecole polytechnique, pour idem.	50,000
Constructions et réparations de cathédrales, évêchés, séminaires dans les départemens.	600,000
Conservation d'anciens monumens, et travaux d'intérêt général dans les départemens.	201,526
Enfin, dans cette longue liste des dépenses générales, la dette publique consolidée est portée pour 180,364,560 fr.	

— Le général Pépé vient de publier, à Londres, un ouvrage sur les événemens de Naples.

— Nous sommes autorisés à publier que M. Gay, propriétaire depuis plus de quinze ans des véritables Mémoires de M. le duc de Lauzun, écrits de la propre main de l'auteur, les a déposés chez un notaire, il y a plusieurs années, pour qu'ils ne fussent ni perdus ni imprimés. En conséquence de ce fait connu par la famille de M. le duc de Lauzun, et par M. le duc de Choiseul lui-même, elle déclare n'avoir aucune part à la publication scandaleuse des mémoires qui viennent de paraître.

— Avant de quitter le ministère des finances, M. Roy a pris une décision, portant que tous les employés qui ne jouissaient que d'un traitement de 800 fr., 1,000 fr. ou 1,200 fr., seraient augmentés de 200 fr.

— Hier, M. le colonel Duvergier, condamné à cinq ans d'emprisonnement par suite des événemens du mois de juin, et le capitaine Laverderie condamnée à la même peine dans l'affaire de la conspiration du 19 août, ont trompé la surveillance de leurs gardiens et se sont échappés de S.te-Pélagie. Il paraît qu'ils sont parvenus à s'introduire dans la partie de la prison destinée aux détenus pour dettes et que c'est de là qu'ils sont sortis sans être reconnus. Les employés de la prison ne se sont aperçus de cette évasion que ce matin.

— M. J. de Rotschild vient d'être nommé consul général d'Autriche à Paris.

— M. Verner, connu comme poète par plusieurs tragédies, et qui, il y a quelques années, a embrassé la religion catholique et s'est fait prêtre, vient de résigner son canonicat pour entrer dans l'ordre des jésuites nouvellement établi à Vienne, sous le nom de rédemptoristes.

— M. Gaudineau, docteur-médecin à Luçon, département de la Vendée, est passé au Perthuis, le 10 de ce mois, se rendant à Barcelone de son propre mouvement, pour y observer la fièvre jaune.

— Depuis hier la nouvelle église de Ste-Geneviève est fermée, et le passage est interdit au public dans l'enceinte qui est autour de ce temple : des ouvriers en tous genres travaillent à préparer ce qui est nécessaire pour la célébration de la fête du 3 janvier prochain.

— La cour de cassation a rejeté le pourvoi du nommé Guichet, condamné à la peine de mort pour crime d'assassinat envers la Normande dite l'Ecaillère.

— On a exposé aujourd'hui sur la place du Palais de Justice trois individus fort jeunes qui ont montré la plus grande impudence; neuf arrêts contre des contumaces étaient attachés à des poteaux.

— On a donné hier soir au Gymnase, pour le début de Closel, la première représentation de *Philibert dans son ménage*. La pièce et l'acteur ont eu beaucoup de succès. Les auteurs ont gardé l'anonyme, malgré les applaudissemens et la demande répétée du parterre.

COUR D'ASSISES DE PARIS.

Aujourd'hui on a traduit devant cette cour le nommé Mary, prévenu d'avoir menacé le prince d'Orange de l'assassiner s'il ne déposait une somme dans un lieu indiqué.

Quarante-cinq témoins doivent être entendus dans cette affaire. Plusieurs viennent de Bruxelles. L'acte d'accusation, dont nous allons présenter le texte, est dressé contre François-Paul-Désiré Mary, âgé de 21 ans, né à Lyon, département de la Somme; ci-devant teinturier, puis marchand de vin; et contre Auguste-François-Pascal Vairon, âgé de 18 ans, né à Crécy-sur-Serre (Aisne), élève de l'école vétérinaire d'Alfort.

Mary a passé les premières années de son enfance à Lyon en Picardie, lieu de sa naissance; son père a transféré ensuite son domicile à Laon, et y a exercé la profession de teinturier. Parvenu à l'âge de 10 ans, Mary embrassa le même état, et s'établit à Crécy-sur-Serre, département de l'Aisne; il s'y maria un an après, et soit avant, soit après son mariage, si l'on en croit un mémoire fort détaillé qu'il a fourni lui-même, et dans lequel il rapproche avec une sorte de complaisance, bien propre à faire connaître toute l'audace aussi bien que toute la dépravation de son caractère, les déportemens de sa première jeunesse, il préluda au crime par l'immoralité. A Crécy, il fit la connaissance de Vairon, qui bientôt devint son ami intime. Depuis, Mary renonça à la profession de teinturier pour prendre celle de marchand de vin; il s'établit d'abord à Saint-Quentin, et alla ensuite demeurer à Cambrai; c'est dans cette dernière ville qu'ont eu lieu divers faits qui tendent à inculper Mary de banqueroute frauduleuse. Il se rendit en Champagne et y acheta une grande quantité de vins; il souscrivit des billets à l'ordre des vendeurs, prit livraison des marchandises, et les fit transporter à Cambrai. Là, il vendit tous les vins communs, et il réalisa le profit; quant aux vins fins, il les fit passer en Belgique, ils furent déposés à Louvain, où lui-même se rendit.

Il paraît que Mary avait fixé sa résidence à Louvain, mais qu'il faisait des voyages très-fréquens à Bruxelles. C'est dans cette capitale qu'il rencontra au spectacle Agathe-Colette-Joséphine-Gislame-Jenard, veuve Baude, avec laquelle il lia une connaissance qui bientôt devint très-intime. Dans la maison de cette femme habitait aussi un colonel, aide-de-camp de S. A. R. le prince d'Orange; l'un et l'autre logeaient chez le nommé Josse, marchand de vin à Bruxelles.

Durant son séjour en Belgique, Mary commit un attentat, qui paraît avoir donné lieu à des poursuites criminelles contre lui devant les tribunaux de ce pays, et qui ne se rattachent au procès actuel que parce qu'elles furent la cause de son retour en France. Un nombre des créanciers de Mary, était un nommé Fischer, marchand drapier à Laon. Cet individu se rendit en Belgique, dans l'espoir d'y trouver son débiteur et de l'amener à une composition favorable. Il rencontra Mary à Bruxelles, et s'adressa aux autorités de cette ville pour les requérir de l'arrêter; Mary avait laissé son passeport à Louvain, il était sans papiers de sûreté; cette circonstance déterminina la police de Bruxelles à déférer à l'invitation de Fischer, qui s'empressa d'aller chercher le passeport à Louvain, pour le mettre en état d'obtenir son élargissement. Mary avait été incarcéré le 10 mars 1821, il fut mis en liberté le surlendemain.

Il paraît que les conventions arrêtées entre Mary et Fischer consistaient dans un pouvoir que le premier avait donné au second pour vendre les vins fins déposés à Louvain, comme on l'a dit ci-dessus. Fischer appliqua au paiement de sa créance le produit de la vente. Dès que Mary fut libre, il se rendit à Louvain; il y trouva Fischer qui était occupé à vendre les vins: soit d'abord

sans dessein, soit avec préméditation, Mary attira Fischer dans sa chambre (à lui Mary), dans une auberge dite l'hôtel de Cologne : ce qui se passa entre eux ne peut être su que d'eux-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mary, qui était muni de pistolets, voulut s'en servir contre Fischer; heureusement que les pistolets ratèrent, et Fischer se hâta de fuir le danger qui le menaçait. Il rendit plainte, et des poursuites furent dirigées contre Mary qui, pour se dérober à l'action de la justice, repassa sur-le-champ les frontières, et entra en France.

Il se rendit à Chevreuse chez le nommé Ledoux, teinturier. Deux sortes de relations existaient entre Ledoux et Mary; la grand-mère de ce dernier avait en secondes nocces épousé Ledoux. Depuis elle est décédée sans avoir eu d'enfans de ce mariage, en sorte que l'affinité légale se trouvait rompue; mais Ledoux avait toujours conservé de l'attachement pour la famille de sa femme. Mary, qui était en outre fillcul de Ledoux, fut donc bien accueilli à Chevreuse, où il resta trois semaines. Il fut présenté, ou se présenta aux personnes de la connaissance de Ledoux, sous le nom de Lamy. Il alla fréquemment jouer au billard dans un café de Chevreuse tenu par le nommé Morel, avec lequel il se lia. Il écrivit à la veuve Baude, et lui donna son adresse chez Ledoux.

Il paraît que Mary arriva à Paris le 20 mai, et qu'il s'empressa de se rendre à Alfort pour voir Vairon: cette visite eut lieu le 20 ou le 21. Le 22, ces deux individus se réunirent à Paris; ils allèrent déjeuner dans un estaminet du Boulevard Saint-Antoine. Ils ont déclaré dans l'instruction qu'à ce déjeuner ils avaient bu plusieurs bouteilles de vin, et qu'ils avaient fait une dépense de 10 francs. Vairon a ajouté que lui personnellement était ivre ou du moins très-échauffé. Ce fut à la suite de ce déjeuner que fut écrite à S. A. le prince d'Orange la première des trois lettres qui forment le sujet de la présente accusation. Elle est ainsi conçue :

Paris, 22 mai 1821.

« Mon prince, d'après les pertes que j'ai essayées dans votre pays par rapport à vos lois injustes, à votre police mal organisée, et qui encore ne fait pas son service, et se plaît à vexer tous les Français qui vont chez vous, je suis forcé, anant perdu tout ce que j'avais, de vous faire une demande bien juste, qui consiste à me rembourser 20,000 fr., ce qui n'est rien en comparaison de ce que j'ai perdu. Je vous demande cela d'autant plus que cette somme n'est rien pour vous, et pourrait faire toute mon existence; car dans la malheureuse position où je me trouve actuellement par votre négligence à faire votre devoir, je suis décidé à tout. Si cette somme ne me parvient pas dans quinze jours, et à cette époque si je n'ai rien reçu, je pars pour chez vous, avec l'intention de nous rendre tous deux victimes, et je suis intimement convaincu d'y réussir, malgré toutes les embûches que vous pourriez me dresser.

« L'idée de vous demander cette somme ne m'est venue que depuis quelques jours, et c'est pour notre bonheur à tous deux. Le 17 du courant, je me suis rendu à votre maison de campagne (de Laken) où vous êtes allé et la princesse, malgré le mauvais tems, dans la ferme intention d'exécuter mon projet; mais j'ai encore voulu réfléchir avant, et c'est après les réflexions que j'ai faites, que je me suis décidé à vous faire cette demande, ou à poursuivre mon projet, si cette demande n'est pas accueillie et la somme envoyée pour l'époque que je vous fixe. Il est bien malheureux pour un jeune homme de vingt-cinq ans de vous faire une demande semblable, moi qui ai toujours été élevé dans l'abondance, et qui ai toujours joui des divertissemens qui avaient lieu dans les endroits où je passais, de me voir forcé à demander mon pain, ce que je ne puis faire; je préfère agir en déterminé. Au moins j'aurai la douce satisfaction, avant de mourir, que j'ai fait mourir un prince indigne de régner, et de faire parler de moi par les malheureux Français qui ont éprouvé chez vous les revers de la fortune. C'est à vous maintenant de choisir quel parti vous avez à prendre, ou de mourir et vivre tous deux.

« Voilà l'adresse où vous devez envoyer cette somme: A M. LEDOUX, PROPRIÉTAIRE A CHEVREUSE, à Paris. Une observation à vous faire, c'est que vous devez bien présumer que je n'irai pas chercher moi-même la somme, et que si malheureusement vous portez des plaintes contre moi, contre celui qui recevra l'argent ou contre celui qui ira le toucher, aussitôt je vole près de vous et vous porte le coup mortel; et sachez que si je ne réussis pas dans mon projet, ce qui n'est pas probable, d'autres personnes sont prêtes à me venger. Votre serviteur. »

« Cette lettre, qui ne porte aucune signature, fut mise sous enveloppe avec la souscription suivante: A M. le colonel, chez M. Josse, marchand de vin, près de la montagne de la Cour de Bruxelles. Outre la lettre, on plaça dans le paquet un petit billet ainsi conçu: A M. le Colonel. Comme vous allez tous les jours dîner à la cour, à cinq heures, je vous prie de remettre cette lettre au prince, comme j'en suis venu avec lui.

Signé DEVERMGNY. »

(La suite à un prochain numéro.)

Voltaire faisait souvent remarquer l'une des plus incroyables contradictions de l'esprit humain. Tout homme, disait-il, se plaint de la brièveté de la vie, et l'homme qui a vécu le plus long-tems n'aurait pas vécu dix années, si, soigneux de lui obéir, le destin eût retranché de son existence les momens que son impatience voudrait franchir. Cette insatiable curiosité, qui nous porte à dévorer l'avenir, est presque justifiée aujourd'hui par l'immense intérêt qu'entraînent avec elles les questions qui se multiplient et se compliquent sans cesse; on pourrait, à la rigueur, excuser ceux qui disent: Je voudrais être à six mois d'ici.

La malheureuse Espagne, menacée des fureurs de la guerre civile et de l'anarchie, suffirait seule pour fixer tous les regards, si la cause de l'Europe n'était sur le point d'être jugée sur les confins de l'Asie; et il est impossible d'apprécier les immenses résultats que doit nécessairement avoir pour nous la présence extraordinaire des peuples asiatiques dans les affaires de l'ancien monde. La marche des Persans, qui déjà se déploient le long des bords de la mer Noire, l'attitude singulière du pacha d'Égypte, la récente révolution de Constantinople, les forces innombrables de la Russie, et la politique douteuse de quelques cabinets de l'Europe, sont de trop riches sujets de méditation pour que les yeux ne se détournent pas de l'Espagne, que toutefois l'on ne peut cesser de plaindre. Pour nous, nos propres affaires ne nous donnent guère en ce moment de distraction, chacun exhale en bons mots les vapeurs de sa hile.

Tout cela ne fait de mal à personne, et je serais fâché pour leur bonheur, que les Français perdissent tout ce qu'ils ont de légèreté dans l'esprit; Platon voulait que l'on parlât gaiement des choses sérieuses, et Socrate sacrifiait aux grâces.

Les conversations et les occupations des habitans de ce pays offrent de singuliers contrastes; et de toutes les lanternes magiques, il n'en est point de plus bizarre, de plus mouvante, de plus variée, de plus instructive, peut-être, que le foyer de l'Opéra. Là, règne une espèce d'égalité sans laquelle la société est si fastidieuse. L'étiquette n'y entre qu'avec quelques sots, les ambassadeurs y causent familièrement avec les artistes, les pairs de France avec de simples commis, le général s'y promène avec un lieutenant, chacun fait part à son voisin de ce qu'il a appris dans la journée, et tel nouvelliste s'y montrera si bien informé que si vous le saluez d'un conte en l'air, il vous répondra avec autant de fierté que le grand-maître des Templiers: « Je le savais »; et ceci n'est point une hyperbole, j'en ai fait plus d'une fois l'expérience. Au foyer de l'Opéra, il y a une centaine de figures que l'on voit régulièrement; jamais vous ne vous y promènerez sans rencontrer cet académicien qui se remue sans cesse et qui avoue avec ingénuité que ses opéras sont meilleurs que ceux de Quinault. Vous y rencontrerez toujours ce prince héréditaire que l'excès de sa libéralité actuelle pourrait bien rendre un peu désole un jour, ne fut-ce que par amour pour les contrastes. Prenez votre lorgnette et vous apercevrez à quinze pas ce frère habitué du balcon, ce diplomate imperceptible qui causait un jour l'étonnement de l'homme d'état qui a dit le plus de bons mots dans sa vie. C'est, disait-il, l'homme le plus courageux que je connaisse. — Comment? — Quel autre que lui aurait le courage de marcher sur ses jambes? Quant à ce ci-devant jeune-homme qui a l'air de se savoir si bon gré d'être au monde, et dont le costume recherché est moitié français moitié anglais, sa brillante existence est un phénomène; toujours bonne table, toujours les plus jolis chevaux de Paris, les équipages les plus élégans, beaucoup de décence, jamais de dettes et point de fortune. Depuis plus de trente ans, il donne le ton aux élégans les plus distingués, et comme, il y a quelques années, il eut des maux d'estomac, un jeune-homme de bon ton n'entraîna jamais chez Beauvilliers sans avoir soin de demander de l'eau de Seltz. Cet autre jeune homme dont la tournure mesquine n'annonce point l'opulence, c'est un anglais qui a deux millions de rente, vous le retrouverez tout à l'heure dans une loge de l'avant-scène.

«..... Un mouvement qui s'est fait alors ne m'a pas permis d'entendre la réponse.

Cette esquisse est fidèle, mais elle est bien incomplète. Comment recueillir ces traits si diversifiés? Comment concilier ces discours si graves sur les plus hautes questions de politique, avec cette importance que la frivolité donne à des riens. Ces mêmes hommes, initiés dans les secrets de la diplomatie, mais dont la perspicacité cependant se brise tout aussi bien que la nôtre, quand ils veulent l'entendre dans l'avenir. Ils vont cesser de s'occuper des affaires des Grecs et des Turcs; ils vont suspendre le jugement qu'ils portaient, il y a un instant, sur les voies dans lesquelles paraissent vouloir marcher nos ministres; ils vont calmer le douloureux intérêt que leur cause le roi d'Espagne; — Pourquoi? — Pourquoi? parce que le ballet va commencer, et qu'il faut voir

danser Paul et M.^{lle} Noblet. Quand Voltaire était de mauvaise humeur, son exclamation favorite était celle-ci : *Peuple de Bétique ! peuple de Bétique !*

CORRESPONDANCE.

Smyrne, 13 décembre.

Les mauvais succès des Turcs et le déplorable état de leurs affaires redoublent leur barbarie, et elle est portée ici à un point qui fait frémir. On compte maintenant les morts par centaines, et la journée d'hier a été signalée par le massacre de 250 grecs ou grecques; il paraît qu'aujourd'hui les assassinats vont recommencer; vous ne sauriez croire la terreur qui s'empara de nous dans cette ville, même quand nous pouvons nous croire à l'abri de tout danger; le récit continue des horreurs qui se commettent d'heure en heure, la ville, la rue qui retentissent de cris, de coups de fusil et des clameurs que poussent les Turcs dans leurs orgies, tout cela reproduit à l'imagination les scènes de désolation d'une ville prise d'assaut et livrée à la fureur des soldats, avec la différence qu'au sac d'une ville le pillage et la boucherie durent trois heures, six heures, vingt-quatre heures, et que nous sommes depuis six mois dans cet état.

NOUVELLES DIVERSES.

On mande des bords du Rhin qu'un certain nombre d'Allemands et d'habitans des pays du nord, presque tous anciens militaires, ont traversé, depuis une quinzaine de jours, les contrées que baigne le Danube, les uns allant en Italie et les autres se dirigeant vers la France, dans l'intention de s'embarquer pour la Morée. On a remarqué parmi eux plusieurs anciens officiers d'artillerie.

— Les Grecs combattent avec avantage en Thessalie : ils sont maîtres de la Macédoine. Tous les matelots chrétiens qui étaient à bord de la flotte turque, ont été égorgés par les Musulmans.

— Les troupes russes campées sur la frontière de Turquie ont fait quelques mouvemens. L'empereur Alexandre a, par de nobles récompenses, prouvé aux employés de l'ambassade russe à Constantinople, sa satisfaction de leur conduite.

— La fièvre jaune diminue sensiblement à Barcelone; mais la fermentation politique s'y accroit. Il y a eu des troubles à Pampele. La guerre civile est commencée en Galice. Après une vive discussion, les cortès espagnoles ont voté et présenté une adresse pour blâmer la conduite des autorités de Cadix et de Séville.

— Il y a de l'agitation à Lisbonne. Quelques Portugais trouvent que la révolution n'y marche pas assez vite. Les assassinats y sont nombreux et fréquens.

— Les troubles en Irlande embrassent plusieurs comtés : l'audace des rebelles n'est pas contenue par les troupes qu'on y a envoyées d'Angleterre.

— En Amérique, l'indépendance de Fernambouc est déclarée. — Cumana est au pouvoir des insurgés. — La révolution du Mexique est consommée, et la junte provisoire de gouvernement est établie. — L'ancien vice-roi Odonajo est mort subitement. — Les représentans des Etats-Unis sont assemblés.

LIBRAIRIE.

Lettres à M. Bailly, sur l'histoire primitive de la Grèce, précédées d'une Lettre sur la vie et les écrits de M. Court de Gébelin, adressée au musée de Paris, et d'un *fac simile* de celle que l'auteur écrivit à son père le 14 décembre 1786, en lui envoyant cet Ouvrage; par RABAUT-SAINTE-ETIENNE. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée (1).

Cet Ouvrage, aussi justement estimé que le *Précis de la révolution*, par le même auteur, n'a besoin que d'être annoncé. L'analyse était le genre familier de Rabaut et on trouve dans tous ses écrits une clarté et une concision qui encouragent le lecteur paresseux.

L'édition que nous annonçons est fort soignée.

LETTRES PORTUGAISES, ou les Amours d'une Chanoinesse de Lisbonne. Nouvelle édition, revue et corrigée sur la première, 1 vol. in-18. Prix en papier fin, 2 fr. 25 c. En papier vélin satiné, 2 fr. 30 c. (2).

Dans toutes les éditions précédentes les lettres se trouvent transposées, ce qui rompt le fil des événemens; on a rétabli l'ordre dans celle que nous annonçons. Ce petit ouvrage que beaucoup de personnes plaient à côté de l'Héloïse de Rousseau, est remarquable par une expression particulière de la vive et fougueuse passion qui inspira le chantre de Julie. Voici le jugement qu'en a porté J. J. lui-même : « Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement; elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais le feu céleste qui échauffe et embrâse l'âme, le génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, le transport sublime, qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits

(4)

des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'âme; ils seraient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne savent ni écrire, ni sentir l'amour même. La seule Sapho que je sache, et une autre méritent d'être exceptées. Je parierais tout au monde que les *Lettres portugaises* ont été écrites par un homme. »

Sans partager l'opinion de Rousseau sur les femmes, on peut trouver un éloge assez grand dans le passage que nous venons de citer.

LE PETIT PAUL, ou l'Education villageoise (1), par M.^{me} LA GLOIS, auteur des trois petits marchands ambulans, avec cette épigraphe :

Un Virgile champêtre, un Cicéron sauvage.
Est chantre de paroisse, ou juge de village.

Cette jolie nouvelle a un but utile qui la fait lire avec intérêt, le style est bien approprié au sujet, et la morale en est pure. C'est un aimable cadeau du 1.^{er} de l'an pour l'enfance et même pour la jeunesse.

(1) Un vol in-18, avec gravures. Prix, 1 fr. 50 c., à Paris, à la librairie d'éducation d'Alexis Emery, libraire, rue Mazarine, n.^o 30.

GALERIE INDUSTRIELLE (1), ou Application des produits de la nature aux Arts et Métiers, leur origine, leur progrès et leur perfectionnement, représentés dans une suite de cent cinquante tableaux, dessinés et gravés avec goût par d'habiles artistes, avec un texte explicatif; à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, par madame H.***, auteur de la Géographie vivante, etc.

Cet ouvrage se distingue de tous ceux du même genre par une grande connaissance des objets utiles dont il traite. Il sera recherché par les maîtres qui veulent donner à leurs élèves des notions claires et précises sur les arts et l'industrie.

(1) A Paris, à la librairie d'éducation d'Alexis Emery, rue Mazarine, n.^o 30, 1 vol. in-4.^o oblong, cartonné. Prix en noir : 15 fr. et 30 fr. avec les 150 gravures color.

PROMENADES DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ECOSSE, par Charles NODIER; ornées de trois dessins de M. Isabey, de deux planches dessinées et enlaminées par M. Bory de Saint-Vincent, d'une carte itinéraire de M. de Cailleux, et du portrait d'un chef de clan. Un volume in-12, à Paris chez Barba au Palais-Royal, n.^o 51. Prix 7 fr.

DES DÉLITS ET DES PEINES par BECCARIA. Traduction nouvelle avec le commentaire de Voltaire, la réponse de Beccaria aux notes et observations de Facchini, les observations de Hautefort, les lettres relatives à l'ouvrage, les considérations de Raderer sur la peine de mort, les notes (dont quelques unes inédites) de Diderot, de Morellet, de Brisot de Warville, de Mirabeau, de Servan de Rizi, de M. Beranger, etc, précédée d'une notice sur Beccaria. Un volume in-8.^o, à Paris, chez Brisot-Jhivars, rue Chabannais n.^o 2, et chez Brière, rue des Noyers, n.^o 37.

« Dans les choses difficiles, il ne faut pas s'attendre à semer et à recueillir tout à la fois, mais il faut travailler à faire mûrir, pour moissonner un jour. »
Bacon.

— Le sieur Louis Jamelin, miroitier à Lyon, prévient que son magasin est actuellement quai de Retz, n.^o 31, près du pont Morand, et qu'on y trouve toutes dimensions de glaces de Paris ou qualités supérieures. Il établit dans son atelier des dorures sur bois pour toute espèce de cadres pour tableaux et glaces, et encadre les gravures sous verre.

— Par brevet d'invention de S. M. Louis XVIII, bandages herniaires s'ajustant d'eux-mêmes, inventés par MM. Salmon, Oly et compagnie; ces bandages contiennent toutes espèces de descentes sans courroies ni sous-cuisses, et ne causent aucune gêne. Pour s'en procurer, ou s'adresser à MM. Wickham et Pike, seuls propriétaires dudit brevet, à Paris, galerie du Palais-Royal, n.^o 45, ou à leur seul dépôt à Lyon, chez Matheron, rue Granelle, n.^o 32, allée du boulanger, au 2.^e; ils tiennent aussi des suspensifs de la meilleure construction et d'une nouvelle forme.

— Huit mille francs en viager, à des conditions avantageuses pour l'emprunteur, s'adresser quai Humbert, n.^o 138, à l'angle du pont du Change, chez M. Oriol et comp.^e, qui sont chargés de trouver différents associés, commis, apprentis, et de la vente de plusieurs fonds de café, d'épicerie, de cabarets, etc.

— Plusieurs maisons en ville et en campagne à un taux modéré, et plusieurs domaines dans le département de l'Ain, à vendre à 6 pour 100 net de revenu, s'adresser comme dessus.

— Quarante-cinq mille francs dans le département du Rhône; 8,000 fr. en viager et 200,000 fr. à placer par parties dans le département de l'Ain, s'adresser comme dessus.

— Le sieur Chapeau fils, continue à livrer à la consommation ses huiles épurées et clarifiées dont la combustion s'opère sans odeur ni fumée.

— Le sieur Pierre-Marie Chastaing, huissier près la cour royale de Lyon, ayant cessé ses fonctions, en a fait la déclaration au greffe du tribunal de première instance, le 15 mai 1820 : cette déclaration a été affichée pendant trois mois, ainsi qu'il résulte du certificat délivré par M. Sury, greffier, le 22 août suivant, dûment enregistré; ledit sieur Chastaing, titulaire, et le sieur Blanc, qui a obtenu privilège du second ordre, voulant retirer son cautionnement en se conformant aux lois, notamment à l'ordonnance du Roi, du 22 août dernier, ont requis la présente insertion qui sera renouvelée conformément à ladite ordonnance.

— Maison en ville du revenu de 5374 fr. à vendre au prix de 60,000 fr. ainsi que plusieurs autres maisons dans la ville à 6 pour 100 du revenu : s'adresser à M. Fuchet sur le pont de Pierre, n.^o 1, au 2.^e.

— 12,000 fr. 4,000 fr. 10,000 fr. 20,000 fr. à placer par hypothèque, tant dans le département du Rhône, de l'Ain que de celui de l'Isère : s'adresser comme dessus.

SPECTACLES du 30 décembre.

GRAND THEATRE. — Une Heure de Mariage. — Les Précieuses ridicules. — Picaros et Diégo ou la Folle Soirée. — Le Carnaval de Venise ou la Constance à l'épreuve.

THEATRE DES CELESTINS. — Le Délateur ou la Nuit du Cinq Avril. — Thérèse ou l'Orpheline de Genève.

(1) Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c. A Paris, chez Kleffer, rue d'Enfer-Saint-Michel, n.^o 72.

(2) A Paris, chez Kleffer, libraire, rue d'Enfer-Saint-Michel, n.^o 2.

